ROMAN

ALEXANDRE GRONDEAU

GÉNÉRATION H

LA LUNE SUR LE TOIT

www.lalunesurletoit.com

ISBN: 978-2-9538834-1-1

Prologue

La vie peut commencer et finir dans un nuage de fumée haschischée. J'aime à croire qu'une rencontre, au hasard d'un voyage, peut changer une existence, celle de cette jeune femme en noir par exemple. Le regard doux, la démarche hésitante au moment de rentrer dans un wagon déjà occupé par cinq garçons aux cheveux gras. Essayant de ne rien laisser paraître de son trouble devant nos sourires complices, elle alla s'asseoir contre la vitre et porta son regard au loin sur le quai en feignant de nous ignorer.

— La fumée ne vous dérange pas ? demanda Johan au moment d'allumer sa cigarette.

— Non.

Satisfait de la réponse il fit claquer son Zippo et alluma d'une grande bouffée une cigarette roulée d'Amsterdamer. L'odeur délicate et poivrée du tabac hollandais emplit le wagon de seconde classe qui se mit en marche. En 1995 nous baisions déjà avec des capotes, mais nous fumions encore dans les lieux publics, et le CD n'avait pas encore remplacé la cassette. Le mp3 n'existait pas, les téléphones portables non plus. Le smartphone et l'iPad étaient encore totalement inconnus. Le temps ne passait pas si vite. Julio appuya sur son petit lecteur Philips noir, et une voix faiblarde commença à déchirer le silence gêné du moment.

— Vous aimez les Doors ?

— Heu, oui, plutôt.

La voix de la belle trentenaire était mal assurée et son regard toujours fuyant. Était-elle déstabilisée par cette question anodine ou, portée par une étrange intuition, inquiète pour le déroulement de son trajet ? La voix de Jim Morrison implorait le chaland, le suppliant de lui indiquer le bar à whisky le plus proche. Il fallait se saouler. La femme ne semblait pas comprendre où le chanteur maudit voulait en venir. Je suivais le rythme diabolique de John Densmore et les envolées électriques de Ray Manzarek, mes mains battant la mesure. Nos airs entendus n'étaient pas discrets et elle

sortit un livre de son sac à main, bien calé entre son genou et le mur, décidée à ne plus nous prêter attention. Mathieu en décida autrement.

— C'est intéressant ?

— Pardon ?

— Le livre que vous lisez, il est intéressant ?

Non. Elle comprit qu'elle ne pourrait pas nous ignorer. Nous aimions parler – est-ce un mal ? – et il fallait être bien élevé avec une personne dont nous allions partager la vie pendant plus de dix heures. Elle ferma son ouvrage comme pour se rappeler le titre de l'histoire d'amour qu'elle avait projeté de terminer le temps de rejoindre son fiancé. Elle se sentait idiote d'être mal à l'aise ainsi, face à une bande de gamins attardés amateurs de rock psychédélique, et se résolut à montrer sa maturité afin de nous calmer.

— Pas vraiment, mais ça passe le temps.

— Il parle de quoi ?

Mathieu avait décidé d'engager la conversation mais il ne reçut aucune réponse car les portes automatiques du compartiment s'ouvrirent pour laisser apparaître un homme en uniforme gris usé et au képi siglé SNCF. Le contrôleur observa d'un air suspicieux la drôle d'équipe qui occupait notre compartiment. Son nez fut attiré par l'odeur de la cigarette de Johan et son ouïe ennuyée par *Alabama Song*.

— Vous pouvez éteindre cette musique, je vous prie.

— Bien sûr, répondit Julio en faisant taire Morrison d'un coup d'index.

— Contrôle des billets.

— Voilà.

Un à un nous présentâmes nos titres de transport, sans un mot, déjà tournés vers la suite du voyage. Guillaume mit un peu plus de temps à trouver sa carte Jeune et son ticket, éveillant du coup les soupçons du poinçonneur de billets. Il les trouva au moment même où le contrôleur s'apprêtait à rédiger son amende. Agacé, l'homme en uniforme nous commanda de ne pas déranger notre voisine, et nous conseilla de ne pas écouter trop fort « notre » musique. Il appuya sur le pronom pour marquer une différence de monde, d'âge, peut-être de classe, qui nous séparerait à jamais. Oui, nous étions jeunes, lui plus, c'était certain. Ses rêves de liberté, si tant

est qu'il en ait eus, étaient bien loin, mort-nés dans ses habitudes. Nous étions en plein dedans, enfin nous tendions vers eux.
En présentant son ticket, Guillaume s'excusa du temps qu'il avait pris. L'homme hocha la tête d'un air grave, heureux d'être considéré à sa juste valeur : quelqu'un à ne pas ennuyer, ni faire attendre.
Je remarquais un léger tic prenant sa narine gauche et la faisant s'ouvrir anormalement à chaque fois qu'il faisait marcher sa machine à poinçonner. Associé à son teint livide, cela lui donnait un air de mort-vivant désarticulé. Triste personne, triste destin. La machine se déréglait. La poinçonneuse s'était bloquée, elle ne voulait pas composter le billet de notre ami. Le tic reprenait de plus belle à chaque nouvelle tentative. L'homme qui ne voulait pas attendre perdait maintenant son précieux temps. Il essayait de maquiller les errements de sa poinçonneuse, faisant passer ses gestes fiévreux pour une manœuvre tout à fait ordinaire mais, tragique comédie, aucun des coins du ticket ne semblait pouvoir être troué. De la sueur commença à perler sous son képi.
Pendant ce temps, compatissants, nous restâmes silencieux mais néanmoins observateurs. J'aimais deviner les origines des gens que je croisais à partir de leurs mimiques, de leur phrasé, de leurs expressions. Il devint un parfait cobaye.
Avec un petit effort d'imagination, je dessinai une hypothétique jeunesse. Ce vieux-là avait préféré les yé-yé à la révolution beatnik. Il avait misé sur le mauvais cheval et était passé à côté d'une jeunesse décomplexée, légère, utopique. Sa machine infernale le punissait maintenant de son erreur fatale. À moins que son air blasé ne cache mal l'absurdité et le ras-le-bol d'un métier par trop répétitif. Je divaguais. Il parvint à ses fins. Je ne saurais jamais.

La porte se referma sur mes supputations. Nous pouvions enfin commencer. Guillaume ferma le loquet du compartiment. La jeune femme leva les yeux en entendant le cliquetis. Ses yeux marquèrent l'incompréhension puis l'affolement quand Julio ouvrit son sac à dos pour en sortir un objet long et sombre, de la taille d'une petite matraque. Il la regarda avec un sourire désarmant.

— La fumée ne vous dérange pas ?

— Je… je viens de vous le dire, souffla notre voisine, totalement effrayée.

Un grand éclat de rire nous prit soudain. La jeune femme était

déstabilisée comme jamais. Son regard nous passait en revue les uns après les autres, cherchant à comprendre les causes de notre hilarité et le pourquoi de cette soudaine envie de s'enfermer. Je rompis la bonne humeur pour la rassurer.

— Guillaume parle d'un autre type de fumée.

— Un autre… un autre ? bégaya la femme.

— Du shit, quoi ! expliqua Mathieu. On peut fumer du haschisch, ici ?

Une expression soudaine de soulagement éclaira le visage de la trentenaire, rassurée sur nos intentions et délivrée d'une soudaine inquiétude. Ses mains, contractées comme jamais une minute plus tôt, se détendirent, et elle en fit tomber son roman à l'eau de rose.

— Oui, pourquoi pas, répondit-elle en cherchant à retrouver un air plus serein.

— Vous fumez ? demandai-je.

— Non, pas vraiment. Enfin de temps en temps.

Nous n'écoutions déjà plus sa réponse. Son accord lui avait donné un statut de complice tacite, sinon d'observatrice passive. Elle en aurait pour le prix de son billet, une belle histoire de dingues à raconter lors des fêtes de famille, quand on n'a plus rien à se dire. Un ticket aller pour un aquarium haschisché, parsemé de fous rires, de grands discours, de refonte du monde et de ses multiples dimensions.

Mathieu se leva et attrapa son sac duquel il sortit un pack de vingt-cinq Kronenbourg.

« Ajoutons un peu d'ivresse à notre vision du monde », pensai-je.

Il en tendit une à tous les membres de cette équipée romantique. La femme refusa poliment. Julio effritait avec délicatesse un gramme d'afghan qu'il mélangea ensuite avec le tabac d'une Marlboro, préalablement toasté[1] à l'aide de son briquet, afin de le faire sécher et permettre une meilleure combustion du mélange tabac-haschisch. Il conserva le mix[2] dans une demi-coconut polie au papier de verre, et prit de sa main gauche l'objet oblong, fruit des plus grandes inquiétudes de notre voisine quelques minutes auparavant. Il s'agissait d'un shilom, ustensile indispensable à tout bon fumeur, mais pas n'importe lequel des shiloms, un Renzo, la Rolls du genre.

1 Le toast d'une cigarette correspond à l'action de sécher son tabac à l'aide de la flamme d'un briquet afin qu'il se mélange au mieux avec le haschisch effrité.

2 Mélange tabac-haschisch.

Peu d'hommes ont eu l'honneur de donner leur nom à un objet aussi beau et mystique qu'un shilom, Renzo était de cette trempe-là. Arrivé en Inde dans le milieu des années 60, avec les premiers freaks, le jeune Italien, issu d'une famille de potiers reconnue depuis plusieurs générations, n'avait pas mis longtemps à s'illustrer dans la fabrication de ces outils vénérés par les hippies partis vivre à Goa. Il faut dire que la concurrence indienne était quasi inexistante, les Indiens ne voyant pas trop l'intérêt de passer autant de temps à prendre soin de l'élaboration d'un shilom, et Renzo mettant parfois plus de trois semaines à fabriquer l'objet. Le potier italien n'utilisait en effet aucune machine, ne prenait aucune mesure, opérait toutes les fastueuses étapes de fabrication à l'œil et à la main, et avait acquis une telle notoriété que les fumeurs de haschisch du monde entier se bousculaient devant la porte de sa maison pour acquérir le fameux shilom aux trois bandes gravées à son sommet, la marque du maître.

Nous en devions la possession à Julio, dont le grand frère passait chaque année plusieurs mois à Goa, et qui, voyant l'intérêt de son petit frère pour la fume, lui avait offert un shilom unique pour ses dix-sept ans.

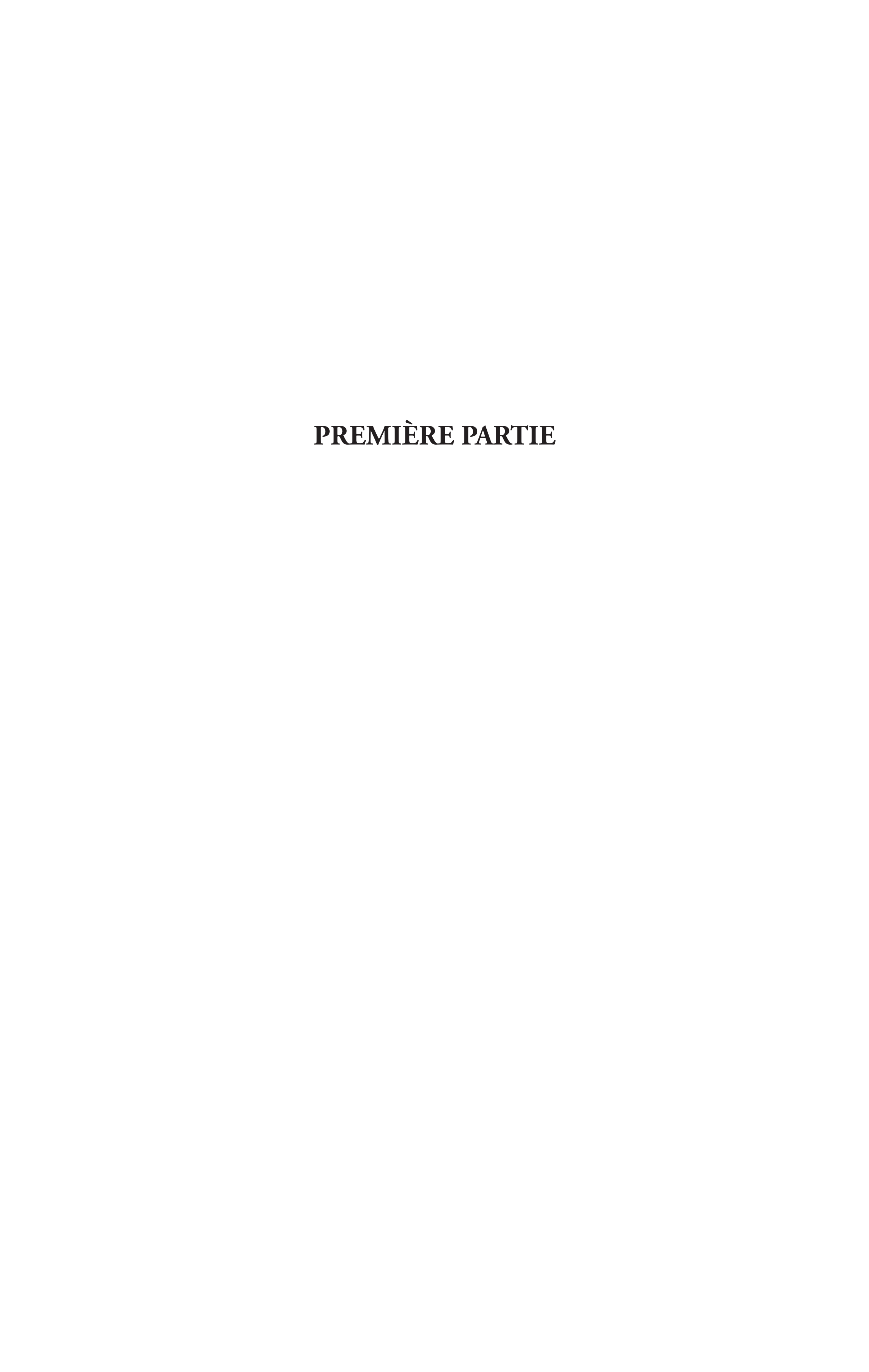
Il aurait été vain d'expliquer tout cela à notre compagne de compartiment. Elle s'était replongée dans sa bluette de gare sans pouvoir mesurer l'honneur d'utiliser un tel objet magique que seuls les amateurs de grande fume pouvaient apprécier à sa juste valeur. C'était notre cas.

Avant d'allumer le feu dans nos cerveaux, Julio changea la cassette et sortit de son sac une compilation de Noir Désir qu'il avait réalisée spécialement pour le trajet. Le poste noir commença à jouer *Les Écorchés*, chanson de circonstance qui emplit nos oreilles pendant que les premières bouffées de haschisch déchiraient nos gorges.

En quelques secondes, le compartiment fut totalement envahi par les effluves compacts de nuages blancs recrachés par nos poumons. Le premier shilom à tourner est toujours le plus violent. La première bouffée absorbée monte instantanément au cerveau, l'ankylose, et il est difficile de réfréner une grimace de satisfaction ou de décompression, selon. Les suivantes confortent la sensation de bien-être qui emplit l'esprit et le corps.

Les vapeurs cannabiques modelèrent l'atmosphère de la pièce au fur et à mesure que les heures passèrent et les kilomètres galopèrent. Fréjus, Toulon, Marseille, Montpellier, la mer, la plaine, les forêts, les champs, les maisons, les immeubles, les rues, les routes, les chemins défilaient aussi vite qu'un train Corail le permettait, c'est-à-dire modérément. Cela tombait bien, nous avions tout notre temps. Patients et appliqués, nous étions prêts à rejoindre le paradis tant de fois décrit par Johan : Mirande.
Un shilom de plus tournait.
Bôm ! cria Julio comme il était de coutume à chaque fois que le foyer du shilom s'éveillait.
Son frère nous avait également enseigné le respect du rituel moitié indien, moitié hippie, l'importance d'un cérémonial précis avant chaque tournée de shilom. D'abord l'obligation d'utiliser du bon haschisch, jamais de vulgaire marocain ; ensuite toujours offrir à quelqu'un le privilège d'allumer le shilom – éclater le shilom, nous disions – préparé par nos soins ; enfin poser l'ustensile magique contre son front en murmurant un « Bôm », repris ensuite par l'ensemble du cercle des fumeurs. Nous respections ces préceptes, conscients, ou non, qu'en reproduisant des gestes mystiques nous touchions un peu à notre quête d'absolu.

— Bôm ! lui répondit-on en chœur, envieux de cet honneur et avides d'une nouvelle bouffée de haschisch pendant qu'*En route pour la joie*, chanson prophétique s'il en est, nous ouvrait de furieuses perspectives d'avenir…
Au fond du compartiment un petit être discret écarquillait les yeux. Les cadavres de bières s'amoncelaient à ses pieds et les shiloms passaient devant elle sans que jamais Julio ne manque de lui proposer de venir faire un tour avec nous dans les délicieux paradis que nous explorions.
« Incroyable, ils sont complètement allumés », pensait-elle, incapable de terminer le premier paragraphe de son ouvrage. Elle avait raison. Nous étions barrés et fiers de l'être, impatients de le devenir encore plus.
Depuis l'été 95, j'ai souvent repensé aux quelques heures passées en compagnie de cette jeune femme. Je ne crois pas qu'elle nous ait oubliés. Non, ce n'est pas possible, car ce voyage en train était une courte mais parfaite introduction à deux mois de liberté totale où nous devînmes pour toujours des têtes chercheuses d'existence.



PREMIÈRE PARTIE

1

— C'est quoi, cette merde ? ne put s'empêcher de demander Mathieu.

Un lourd silence lui répondit. Devant nous s'étendait un vulgaire terrain vague en pente, en bord de départementale, parfaite illustration des zones de campagne en voie d'urbanisation qui perdent leur âme sans retrouver aucune identité. Une voiture klaxonna au loin pour se moquer de nous, à moins que cela ne fût mon ouïe qui me jouait des tours, sous l'effet de la fatigue et du voyage.

— Putain, Jo, y a personne, dans ce bled ! C'est ça, ton camping de fou ?

Une improbable étendue d'herbes folles, mal tondue, vaste paradis d'insectes en tout genre, qui devait se transformer en champ de boue à la moindre goutte de pluie, nous accueillait ce soir. Pas de sanitaires, aucun nouveau compère, seules deux tentures dressées à la hâte semblaient indiquer un point de ralliement secret.

— On s'est peut-être trompé, suggéra Julio.

Non. Aucune erreur n'avait été commise, nous étions arrivés à bon port. La terre promise de Jo s'appelait Mirande, ses bacchanales prenaient l'apparence d'un festival de country, et les jardins d'Éden ressemblaient à un pauvre terrain de foot amateur restauré à la hâte pour accueillir qui ne pouvait se payer l'hôtel ou voulait vivre une semaine d'orgies alcoolisées à proximité des lieux de beuverie. C'était notre cas.

Le choix pouvait paraître étrange pour des jeunes de dix-sept ans qui n'aspirent qu'à se défoncer. On aurait pu penser que nous eussions pris la route d'Amsterdam et de ses coffee shops

accueillants, de Londres et de ses sound systems énervés, voire de Berlin et de ses clubs underground. Il aurait été cohérent de partir au nord découvrir une grande métropole et ses mondes de la nuit psychédéliques et décalés, cela tombait bien, nous ne l'étions pas, cohérents. Enfin pas tout à fait.

Du point de vue de nos adorables mais méfiants géniteurs dont nous dépendions encore, nous aurions été mal inspirés de partir à l'abordage d'une capitale européenne. Ils voulaient bien essayer d'ignorer nos abus, de se cacher une partie de la vérité et du contenu de nos après-midi, de nos soirées, de nos journées de cours séchées, ils avaient d'autres chats à fouetter, mais ils restaient néanmoins lucides sur nos aspirations épicuriennes. En proposant le Royaume-Uni, les Pays-Bas ou l'Allemagne, nous aurions sans aucun doute essuyé un refus catégorique. Alors qu'un festival de country perdu dans le Gers correspondait à des perspectives de vacances plutôt rassurantes pour nos chers parents.

— La campagne n'a jamais tué personne dans ce bon vieux pays, s'était exclamé le père de Mathieu pour convaincre son épouse de laisser son aîné quitter ses jupons.

Il n'était pas le seul convaincu des vertus apaisantes de la France profonde. Je revoyais mon père soupirant de soulagement quand je lui avais annoncé notre souhait de retourner sur les traces de mon ami Jo, dans sa campagne natale, là où il avait passé son enfance sans encombre, du moins le croyait-il, et où se tenait chaque année un petit festival dédié à la musique traditionnelle et identitaire de l'Amérique blanche.

Et à voir notre lieu de villégiature, je n'étais pas loin de penser qu'ils n'avaient pas tort.

— Non, c'est bien là, affirma Jo. On y est.

Guillaume laissa tomber son sac de dépit, Julio se gratta la tête, Mathieu râlait à demi-mot. L'unité de façade de notre fine équipe était déjà sur le point de rompre quand je mis enfin la main sur le prospectus vantant les attraits du camping gratuit mis à la disposition des festivaliers. Je me surpris à le découvrir pour la première fois, ou presque. Était-ce ma mémoire qui me jouait des tours ou ma désinvolture qui m'avait dit de faire confiance à Johan quand il avait pris les billets de train ?

— On s'est planté.

— Quoi ? demanda Julio.

— Ce n'est pas le bon jour. Le festival commence après-demain.

— Eh ben voilà, tout s'explique ! T'es un gros malin, toi, se moqua Mathieu en envoyant un grand coup d'épaule dans le dos de Johan.

Il faut être sacrément défoncé pour se tromper d'un jour dans l'ouverture d'un camping, surtout quand la date était écrite en grand sur toutes les brochures dont nous disposions. Nous l'étions, certes, défoncés, et nous en étions bien conscients, mais quand même, à cinq, pas un de nous n'avait remarqué que nos billets nous faisaient arriver quarante-huit heures avant le début des festivités. Pas un n'avait vérifié que Jo, le plus bohème de notre bande, ne s'égare pas au moment de réserver. Nous en étions quittes pour une nuit sans douches ni toilettes collectives.

Cela ne nous dérangeait pas outre mesure.

— Bon, les gars, ça y est, nous y sommes ! s'exclama Johan, confus mais tout heureux de déclarer ouvertes nos premières vacances communes.

Il avait sorti le grand jeu pour nous persuader de le suivre dans cette partie paumée de la France, le Gers : des promesses et de multiples histoires sur ses amis fêtards, sur les litres d'alcool gratuit que nous allions pouvoir boire, sur les superbes copines qu'il allait nous présenter, sur les fêtes au bord d'un lac, sur les balades dans la campagne, sur les couchers de soleil et les pique-niques au bord de la rivière, sur la liberté de fumer comme bon nous semblerait.

Julio s'assit pour préparer le premier shilom, Mathieu se proposa d'aller au Carrefour deux cent mètres plus bas pour acheter de quoi fêter notre arrivée. J'observai le terrain vague pour déterminer la meilleure place où poser nos tentes.

« Le coin le plus éloigné des deux routes adjacentes fera l'affaire », me dis-je.

Mais déjà le comité d'accueil débarquait. Des engins pétaradant comme seul l'enfer en accueille, deux pétrolettes de feu nous amenaient les amis de toujours de Johan. Crânes aussi rasés que nos cheveux étaient longs, baggys repassés comme les nôtres étaient troués, chaussures Nike Air Max impeccables alors que les coques de nos Doc Martens étaient usées, Ange et Martin s'avançaient, fiers comme des spartiates. Ils nous serrèrent la main avec une force que nous n'avions jamais eue.

— Alors te voilà enfin, mon vieux Jo !

— Je t'avais dis qu'on serait au rendez-vous.

— Vous n'allez pas le regretter, sourit Ange.

Je sentis vite que j'allais aimer ces deux jeunes. Martin sortit de sa poche un paquet de Marlboro rempli de joints d'herbe locale. Il m'en tendit un et fit de même avec Johan et Julio qui finissait tout juste d'enrouler la safi[3] autour de son Renzo. Le shilom était prêt. Il offrit à Ange l'honneur de l'éclater, magnifique offrande reproduisant le pacte d'amitié de deux tribus indiennes prêtes à festoyer ensemble. On n'en n'était pas loin, mais en moins exotiques, avec ces jeunes défoncés gersois qui fraternisaient avec leurs alter ego niçois.

— Ça commence fort, déclara sobrement Ange en encaissant le premier uppercut d'afghan.

— Je t'avais dit qu'on ne venait pas pour rigoler, plaisanta Jo.

Marquant un instant pour récupérer – il prenait sa claque –, Ange regarda Jo avec des yeux brillants. Ces deux-là s'aimaient et j'en ressentis une pointe de jalousie. Je ne connaissais Johan que depuis deux ans. Deux longues années folles, certes, intenses comme la vie entière de certains, mais deux années seulement qui ne valaient peut-être pas les anecdotes que nous raconteraient plus tard les deux amis, séparés depuis que les parents de Jo avaient décidé d'émigrer dans l'extrême Sud-Est.

3 Morceau de tissu qu'on met à l'embouchure du shilom et où l'on pose ses lèvres avant d'aspirer.

2

Nous n'eûmes pas bien longtemps pour profiter de ces retrouvailles. Mathieu ramena une bouteille de rhum et une de jus de fruits, Julio offrit deux autres shiloms, je fumais mon joint d'herbe locale et Guillaume mit une cassette de Buju Banton sur le poste. Le chanteur de Kingston révolutionnait le reggae avec sa voix rocailleuse et profonde. Depuis Marley on n'avait pas entendu un chanteur capable de se poser avec autant de force sur les rythmiques classiques du roots et sur celles plus tapageuses du dancehall[4] . Ses textes étaient puissants, profonds, ses gimmicks ravageurs, Buju était la nouvelle voix des ghettos jamaïcains et nous l'avions adopté depuis quelques mois comme notre artiste officiel. L'attention d'Ange fut captée par l'écoute de *Not an Easy Road*.

— Ce gars a une voix de dingue, c'est qui ?

— Buju Banton, lui répondit Jo, fier de faire découvrir l'artiste à son ami.

— Il fracasse tout !

— Tu l'as dis, consentis-je avec une certaine satisfaction.

Martin nous coupa :

— Les flics, attention.

L'avantage, dans un bled paumé de trois mille habitants, c'est que tout le monde se connaît et qu'on voit venir de loin les indésirables. Le problème, quand on fume des shiloms sur un terrain vague presque à la vue de tous, c'est qu'on risque d'attirer l'attention. L'équation était double et nous en étions l'inconnue.

— Bordel, faut planquer le shit, ordonna Guillaume.

4 Le dancehall est un dérivé du reggae dans une version plus digitale et saccadée.

Johan et Mathieu se levèrent pour nous masquer. D'un geste vif, Guillaume attrapa son sac et sortit de la poche de devant un bloc de vingt grammes qu'il balança discrètement dans l'herbe. Julio l'imita avec une légère hésitation, il espérait ne pas perdre son bout d'afghan, mais il n'avait pas d'autre choix que de s'en séparer un court instant.

— Le shilom aussi.

Là, le visage de Julio s'immobilisa. Se trouver délesté de son haschisch noir pouvait encore passer, mais se faire confisquer son Renzo était impensable.

— Non, je le garde.

— Balance-le, on va se faire choper.

— Dans tes rêves, je garde mon shilom.

— Déconne pas, Julio, on n'a pas le choix. Ils arrivent.

Le visage de notre ami était résolu. Personne ne le ferait changer d'avis. Les agents de police étaient de toute manière maintenant en train de sortir de leur véhicule tricolore. L'uniforme parfaitement repassé, d'un bleu immaculé, le dos droit comme un « i », les trois gardiens de l'ordre s'avancèrent d'un pas assuré vers notre petit groupe. Buju chantait maintenant son fameux duo avec Garnet Silk, *Complaint*. Le titre était puissant et les deux voix se mariaient à merveille, je ne pouvais m'empêcher de battre la mesure. Les poulets n'apportèrent aucune attention à la musique. Manque de goût ou manque de curiosité, ils assimilaient la mise en avant du duo basse-batterie caractéristique du reggae à du bruit cadencé inintéressant. Musique de jeunes, musique de sauvages.

Le plus petit des hommes en bleu, teint rougeaud et moustache rebelle, ressemblait à un mousquetaire, époque Cyrano de Bergerac. Il s'adressa à Ange.

— Qu'est-ce que vous fabriquez ici ?

— Nos amis sont arrivés pour le festival, on est venu les accueillir, répondit avec assurance l'ami de Jo.

— Et tes amis ne savent pas lire ? Le camping ouvre demain. Ils ne peuvent pas rester ici.

— Si, bien sûr, rétorqua Ange, mais nous avions rendez-vous ici pour que je les ramène chez ma mère.

À l'évocation de la maternelle de notre compère, l'œil du policier frisa ; je n'y prêtais pas attention, mais j'appris plus tard qu'ils avaient usé leurs culottes sur les mêmes bancs d'école. Le souvenir

facilita certainement le dialogue car, sans en demander plus, le petit homme nous ordonna de ramasser nos affaires et de déguerpir.
Pas de fouille des sacs, pas de vidage de poches, pas de remarques sur nos yeux rougis, c'était trop beau. Nous nous exécutâmes sans demander notre reste, et sans savoir que la mater d'Ange habitait deux kilomètres plus loin. Pour ne pas finir au poste, j'en aurais parcouru deux de plus s'il avait fallu. Julio, lui, aurait marché toute la nuit pour conserver son Renzo. Seul Guillaume fulminait d'avoir jeté ses vingt grammes. Je le regardais, moqueur, et en posant ma main devant ma braguette je lui rappelai :

— Depuis le temps que je te dis de mettre des slips et de cacher ton bédo[5] dedans.

— Oui c'est ça, pour fumer du shit au poil de couilles, répondit-il avec mauvaise foi.
Il ne servait à rien d'en rajouter. Guillaume était coléreux et se moquer de lui encore un peu l'aurait fait exploser. Il avait perdu notre consommation des vacances et si les flics étaient un tant soit peu méfiants ils avaient dû inspecter les environs et tomber sur le bloc de haschisch de notre ami.

— Tu as perdu beaucoup ? demanda Martin.

— Vingt meuges[6].

— Eh bien positivons, déclara Mathieu, cela ne commence pas si mal. On s'est trompé de jour, mais on a trouvé où dormir ; on s'est fait remarquer par les flics, mais ils ne nous ont même pas fouillés ; on a perdu notre shit pour les vacances, mais on a conservé notre shilom.

— Ouais, ouais, c'est ça, maugréa Guillaume, toujours tendu.

— T'inquiète pas, on reviendra ce soir pour retrouver ton matos… essaya de le consoler Martin.
Cherchant à changer de sujet, Jo demanda à Ange si notre installation pour la nuit ne le dérangeait pas.

— Pas du tout, ma mère va être contente d'avoir de la visite.
C'était vite dit. Arrivé devant le pavillon familial, Ange nous demanda d'attendre un instant qu'il aille expliquer la situation à sa mère. Deux minutes plus tard, il ressortit avec un sourire forcé.

— C'est bon, il n'y a aucun problème, vous planterez vos tentes dans le jardin, derrière.

5 Synonyme de haschisch.
6 Grammes en argot.

Nous pénétrâmes dans les lieux, par une entrée de maison ordinaire avec son plancher qui craque, sa commode en bois faisant office de table d'entrée, sur laquelle est posée une broderie d'un autre temps installée en biais, un téléphone à cadran, un vase avec une fleur fanée, et un cadre sur lequel on accroche les cartes postales de relations professionnelles, d'amis ou de gens de la famille qui vous narguent depuis des îles et des plages lointaines.

On nous indiqua la cour arrière pour poser nos affaires sous les yeux mauvais de la grand-mère, qui ne parlait plus mais crachait et se mouchait beaucoup. La mère d'Ange vint à notre rencontre, passablement énervée. Elle ne voyait pas notre présence d'un bon œil, mais elle ne savait pas dire non à son fils, seul souvenir d'un inconnu passé par hasard dans sa chambre une après-midi d'ennui. Elle était gentille, vieille belle des campagnes, aux seins usés par les indélicats invités qui s'invitaient après le travail, à l'heure où rosissent les nuages ; son teint et sa peau indiquaient un penchant certain pour la bouteille qu'elle cachait dans sa chambre depuis que son cadet l'avait traitée d'ivrogne ; le tremblement de ses mains laissait deviner une légère accoutumance aux anxiolytiques. Il n'y avait là rien de particulier pour nous. Nous avions tous presque la même mère en stock dans nos maisons, et trop heureux de fuir la nôtre, nous ignorâmes le désespoir de cette pauvre femme.

Touchée par notre indifférence et nos belles petites gueules de voyageurs égarés, la mère nous proposa à dîner mais personne n'osa accepter, on ne voulait pas déranger, on le faisait déjà assez. Et puis nous avions soif. Les flics avaient coupé nos retrouvailles, stoppé notre entrain.

Mathieu avait conservé la bouteille de rhum et celle de jus d'orange dans son sac et nous mourrions d'envie de faire le mélange. Ange comprit le coup et annonça qu'il avait quelque chose à nous montrer dans sa chambre et que nous allions y passer un bon moment.

— Ne nous dérange pas, aboya-t-il à sa mère, comme seul un enfant sans père, sachant qu'il ne récoltera pas une paire de claques, peut le faire.

Les deux femmes ignorèrent le ton désagréable de leur petit homme et retournèrent à leurs messes basses, devant la télévision et sa vulgarité du soir.

Nous passâmes la nuit à l'étage, dans la modeste piaule d'Ange,

à tester son bang[7], un bout de bambou magnifique sculpté parfaitement, et au milieu duquel un foyer fumant terminait une tige fragile. Le radiocassette d'Ange passait en boucle deux albums des Beastie Boys : *Licensed to III*, une tuerie totale, et *III Communication*, avec son titre phare, *Sabotage*. L'ambiance montait doucement et le rhum et la marijuana commençaient à nous chauffer les tempes. Bien inspiré, Ange enclencha alors l'opus *Black Sunday* des Cypress Hill, ces Latino-Américains hardcore et prolégalisation devenus les représentants du mouvement depuis leur tube *Hits From the Bong*, véritable première ode musicale dédiée à tous les tireurs de bang. Nous étions tous debout pour reprendre en chœur le refrain du morceau. Il avait fallu attendre des décennies pour que des artistes révèlent au monde entier le mode d'emploi du parfait fumeur de hasch :

Let's smoke that bowl, hit the bong
And then take that finger off of that hole
Plug it, unplug it,
don't straaaain, I love you Mary Jane

Et dire que les héroïnomanes, les cocaïnomanes, les gobeurs de buvards, avaient tous leur hymne depuis des décennies, et nous, petits fumeurs de bout de bambou et de shit, ne l'avions obtenu qu'en 1993 ! Cruelle injustice réparée fort heureusement par la clique de Sen Dog et B-Real. Deux ans plus tard, de Los Angeles à Tokyo, de Bogota à Mirande, Gers, toute la jeunesse contestataire connaissait le début de ce titre où l'on entend l'allumage du bang, l'eau qui frétille sous l'aspiration du fumeur, et l'on imagine le foyer rosir, rougir, s'enflammer, puis se vider sous l'effet de l'accélération soudaine de l'inspiration. Bonheur.
La chambre d'Ange était décorée de tout ce qu'il y a de plus commun pour une jeune homme à l'aube de sa majorité : des posters de playmates à moitié nues en face du lit et des draps froissés et sales, maculés par endroits de taches délicieuses, un drapeau des États-Unis avec un « A » entouré d'un cercle, signe de ralliement des hommes libres du monde entier, une affiche d'Al Pacino, héros surpuissant de *Scarface*, un autre de Tupac torse

---

7 Le bang est un instrument pour fumer qui peut se présenter sous forme de bambou, rempli d'un peu d'eau, au milieu duquel se situe un foyer qu'on remplit de cannabis ou d'herbe.

nu, bandana bleu sur le crâne et regard frondeur, des cassettes par dizaines de musiques inaccessibles aux gens de plus de trente ans, un petit poste de télévision au bout duquel était branchée une Super Nintendo poussiéreuse. Ange avait actionné *Super Mario Kart*, le jeu ultime de tous les *gamers* de l'époque. Les courses à quatre s'enchaînaient à un rythme effréné devant les commentaires envieux des compétiteurs à l'arrêt. À ce jeu, Guillaume et Ange étaient les meilleurs et ne lâchèrent pas leur manette de la soirée.
Au bout d'une heure, on avait fait son compte à la bouteille de rhum, et Julio proposa d'aller acheter des bières.

— Impossible, annonça Martin, à cette heure tout est fermé. En plus, à la veille du festoche, les gens prennent des forces.

Déception. Nous avions soif, grand soif !, mais quelques bangs plus tard, et une dizaine de courses de *Mario Kart* gagnées par notre hôte, plus personne n'avait envie de boire quoi que ce soit. Nous étions épuisés et pas un d'entre nous n'eut le courage de descendre monter sa tente. Nous perdîmes conscience, bercés par les instrumentales urbaines et sombres de DJ Muggs, éparpillés dans la piaule d'Ange, un peu dans tous les sens, oubliant même qu'à deux kilomètres de là notre shit s'était perdu.

3

Le réveil fut douloureux malgré la basse de Kist Novoselic et la guitare / voix de Kurt Cobain qui, pour une fois, ne braillait pas et reprenait délicieusement *The Man Who Sold the World* de Bowie. Il fallait être fou pour ne pas voir dans le chanteur de Nirvana un génie artistique, torturé autant que talentueux, devenu un mythe grâce à une balle de fusil enfoncée entre les deux yeux.
« Joli coup, Kurt, en plein dans le mille. »
Il faudrait y penser si je voulais devenir un écrivain maudit, mais pour le moment, et à défaut d'écrire un jour, je souhaitais recouvrer mes esprits. Rhum et bang font rarement bon ménage. Mon crâne se fracturait de l'intérieur à chaque clignement d'œil. En bas, la mère d'Ange braillait déjà contre son chat, son fils, la radio, contre le monde entier en fait.
Dans la chambre aux volets à moitié fermés, Julio et Mathieu dormaient encore dans le lit d'Ange. Martin, Jo et moi étions à même le sol. Guillaume était assis sur une chaise, la tête posée sur ses avant-bras, eux-mêmes posés sur le bureau, essayant de reproduire le confort d'un oreiller. Un léger filet de bave blanche sortait de sa bouche et venait mourir sur la planche en bois.
Son teint livide faisait penser à un cadavre, et je tournai la tête de peur de m'imaginer ainsi.
Mon estomac criait famine, je voulais descendre, mais le rez-de-chaussée était un no man's land, où une mère de soixante ans et sa fille de quarante ans avaient décidé de se livrer une bataille infernale pour la possession de la télécommande du téléviseur. Les cris fusaient et je crus même deviner des coups étouffés.
« Ange était-il l'arbitre de ce terrifiant combat ? »

Martin se réveilla aussi et, le temps que mon esprit ordonne à ma bouche de le saluer, il me tendit un joint d'herbe qui m'acheva. Je reposai ma tête contre mon sac à dos, j'oubliais les courbatures nées de la rudesse du sol, malgré la présence d'un tapis au moins centenaire à voir la couche de crasse qui l'avait transformé de blanc en gris beige.
Deux heures plus tard, branle-bas de combat, il était midi. Guillaume était au bord de la crise de nerfs ; Ange l'avait remmené au camping et, malgré de méticuleuses recherches, ils n'avaient rien retrouvé. Ni marocain, ni afghan. Bilan de l'aventure : nous avions perdu les trois quarts de ce que nous avions prévu de fumer les premiers jours de cette semaine de vacances. Julio, Mathieu et moi étions dépités. Enfin jusqu'à notre premier bang et son effet « zap » destructeur. Si le shilom claque une tête et ankylose le cerveau, le bang fait l'effet d'une petite bombe qui explose derrière le crâne, à la jonction des parties pariétale et occipitale.

— Si vous voulez toucher, je peux vous présenter quelqu'un, proposa Ange.

— Parfait, allons voir ton pote, histoire d'avoir de quoi passer la semaine tranquille, répondit Guillaume.

Son analyse était cohérente. Le festival lancé, nous n'aurions plus envie de chercher à droite à gauche un plan pour acheter du shit. Autant s'approvisionner maintenant, surtout si Ange connaissait un type, afin de ne pas avoir à galérer plus tard.
Il fut décidé qu'Ange et Guillaume s'occuperaient de cette course pendant que Julio et Mathieu iraient nous réserver un bon emplacement au camping. Je suivais Jo qui devait rendre visite à une amie de sa mère.
Nous déambulâmes dans les rues de Mirande, la ville semblant nous appartenir, les passants dépassés se retournant pour observer avec circonspection ces drôles de jeunes chevelus étrangers. Reconnaissaient-ils Johan ? Je ne sais pas. On s'en foutait, j'étais bien, un joint calé entre mon pouce et mon index. Jo m'avait dit d'être économe, au cas où Ange et Guillaume rentreraient les mains vides – mais pourquoi n'auraient-ils rien trouvé ? Une bonne étoile nous épaulait. Jo se moquait bien de ma théorie sur cet astre nocturne sensé nous protéger, tel Ganesh empêchant Shiva de rejoindre Parvati. Moi j'y croyais, faute de Dieu, et les dernières années me confortaient. Avec toutes les conneries que nous avions

faites, pas une garde à vue, pas un bad trip, pas une embrouille, il fallait bien que quelqu'un veille sur nous.

Arrivés chez Maryse, la fameuse amie de sa maternelle, Jo me fit un clin d'œil complice en sonnant à la porte. Une petite dame menue vint nous ouvrir dans une robe en flanelle désuète. La vue de Jo transforma son visage sérieux. Nous étions une bonne nouvelle inattendue qui la remplit de joie un court instant, ses beaux yeux redevenant vite sombres. Elle nous fit entrer dans sa petite maison toute mignonne, aux tapisseries des années 60 un peu jaunies mais tellement stylées. Les motifs psychédéliques rappelaient une époque où l'ancien franc et le plein-emploi préfiguraient la libéralisation des mœurs et des idées. La guerre était bien loin, et il fallait baiser et manifester pour se sentir vivre. Le programme était séduisant mais la lassitude dans le regard de cette femme en disait long sur les erreurs commises par le passé, doux péchés de jeunesse, inconscientes rêveries vouées à s'écraser contre un mur à plus de deux cents kilomètres heure.

— Comment vas-tu, Johan ? Pourquoi n'as-tu pas appelé plus tôt ? Quand es-tu arrivé ? Et ta maman, comment va-t-elle ? Oh ! je suis honteuse, je ne lui ai pas donné un coup de fil depuis si longtemps ! Alors vous vous sentez bien, à Nice ?

La salve de questions nous cloua sur les fauteuils du salon et Jo, qui était loin d'être un grand parleur, sourit avec douceur. Sa réponse fut acceptée, délicate attention de cette âme sœur.

— Mais je parle et je parle, et je ne te propose rien à boire. Que veux-tu ? Un jus de fruits ? Un Coca ? Mais non, suis-je bête, à ton âge, tu bois de la bière ? Et ton ami, comment s'appelle-t-il ? Tu ne me présentes pas ?

— Sacha, répondit Jo.

— Une bière, ajoutai-je avec timidité.

— Ah ! c'est parfait, je vais vous chercher cela. Et j'appelle Fanny, elle est dans sa chambre avec une amie. Attends voir.

Elle cria le prénom féminin tout en se dirigeant vers la cuisine. Je sondai Jo d'un air interrogateur. Fanny ? Fanny, me répondit son regard amusé.

— Mon ex, souffla-t-il.

Son ex ? Le terme sortant de la bouche de mon ami me parut incongru. Deux ans déjà qu'on se défonçait avec notre petite bande, et je ne lui avais jamais posé une question sur ses amours précédant

son arrivée à Nice. Je savais que, depuis, il avait eu de rares flirts d'un soir, comme nous tous, mais plutôt issus de malentendus avinés vite réglés le matin. En fait, tout à nos abus, nous ne nous étions jamais raconté nos rares expériences sentimentales passées, et je découvrais ainsi que la vie n'avait pas commencé à notre première rencontre. Erreur fatale.
Et quand Fanny apparut, je le pris pour un fou de ne m'avoir jamais parlé de cette adorable fille à la peau solaire, aux yeux marins, aux cheveux d'or consciencieusement nattés. Elle ne portait pas de soutien-gorge et ses jolis petits seins pointaient sous un débardeur coloré, sans doute volé à sa mère. Une longue jupe mexicaine touchant le sol venait cacher ses jambes qu'on devinait charmantes.

— Johan, comment vas-tu ? s'exclama-t-elle en se penchant vers mon ami pour l'embrasser à pleine bouche.

Je restai interdit devant un baiser si langoureux.

— Ces deux-là se retrouvent comme s'ils ne s'étaient jamais quittés, commenta la maman, tout sourire, en nous apportant deux bières.

Je la remerciai et me rassis sans savoir quoi faire quand Fanny s'approcha pour m'embrasser la joue. J'étais ridicule.

— Et tu es ?

— Sacha, répondit Jo, obligé par mon silence.

— Eh bien bonjour, Sacha, susurra la belle frondeuse, les amis de Johan sont mes amis. Et je vous présente Laura, ajouta-t-elle dans un sourire complice.

« Eh bien en voilà une histoire, me dis-je, moitié surpris moitié ravi. Il n'y a pas une mais deux fées Clochette à Mirande, Gers. »
Je relevai la longue mèche qui laissait deviner mes yeux verts pour saluer la copine de Fanny. Il ne fallait pas non plus exagérer, je n'allais pas rester désarçonné par deux filles, aussi attirantes et complémentaires soient-elles. L'une blonde de feu, l'autre brune glaciale, la première souriante et accessible, la seconde distante et rebelle. Les vacances pouvaient débuter…